

# Essai sur le feu dans l'âme

2/06/11

*Si le fait de récapituler la torah dans le double impératif de l'amour n'est pas une particularité de Jésus - le judaïsme de la diaspora est allé loin dans cette direction - la radicalité avec laquelle il l'applique n'a pas de précédent. Quoiqu'on ait dit, le commandement d'aimer l'ennemi ne trouve pas comme tel, dans sa force nue, d'analogie dans le judaïsme. L'appel à aimer l'ennemi manque<sup>1</sup>.*

Et si le grand malentendu du premier siècle entre les juifs et les Chrétiens reposait sur la notion d'ennemi ? Qui est l'ennemi du juif, qui est l'ennemi dans le Christianisme ?

Et si le juif considéré par les Chrétiens comme l'ennemi pour avoir trahi et crucifié Jésus était resté figé dans la mémoire de l'église catholique comme le païen indo-européen ou indo-persan, celui qui avait violé le Saint des saints dans le temple de Jérusalem, saccagé les huiles saintes destinées à l'onction sacerdotale, volé les vases sacrés, l'envahisseur qui, depuis l'aube des temps, enlevait les femmes et les enfants.

Et si l'ennemi du juif Jésus était en son temps celui qui interdisait de parler aux étrangers, aux prostituées, aux Samaritains, l'occupant païen qui n'avait pas compris que l'héritage égyptien de l'écriture hiéroglyphique avait marqué les Juifs en leur enseignant la métaphore du vase sacré et du Saint des Saints. Car les indo-européens n'avaient ni les yeux des sémites, ni l'œil d'Horus qui leur auraient permis de lire même en Braille et sans brailler, ce que les juifs entendaient avec les oreilles d'Elie, *le bruissement d'un vent ténu*.

Et si la surdité indo-européenne au langage métaphorique de la lumière du soleil sur la rencontre sacrée avait condamné l'ascension du corps et de l'âme pour le renouvellement de la vie, le temps suspendu, le hors-temps de l'âme, l'unique sacrement de la rencontre vitale, la vie amoureuse qui donne une descendance à l'humanité, alors la lumière des mots éclairerait le passé. *Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur*.

Définir ce qui produira la confusion entre le sacrement et le sacrilège dans une confusion d'images mentales, d'écritures à signes, de symboles langagiers, fonda sans nul doute l'universalité de l'immense malentendu sur l'existence ou non de la femme comme ayant partie liée avec la Création que les Ecritures du passé attribuaient à Dieu.

Juifs et chrétiens, séparés depuis vingt siècles, s'en allaient tristement séparés parce qu'ils avaient de grands biens qu'ils ne pouvaient pas et ne voulaient pas partager, leur regard sur la femme, le couple humain, la création de la vie par l'homme et la femme, le don divin et sa gratuité.

---

<sup>1</sup> Daniel MARGUERAT *Qui a fondé le christianisme* p.17, Bayard/Labor & Fides

L'immobilisme des esprits dû à l'inquiétude du lendemain, la peur de manquer, l'héritage des famines et des guerres caché dans les mémoires, les résistances au changement du regard que les êtres pensants promènent sur le monde et l'univers, ont entraîné le fixisme psychorigide de ceux qui ont posé sur leur propre vie en l'imposant à d'autres, un déni sur l'existence de la femme. Le communautarisme des églises, hérité du pouvoir royal de droit divin a généré le goût du pouvoir, la pulsion de domination, le goût des conquêtes mêlant dans les esprits une avidité confuse pour la domination des terres, des peuples et des esprits en vue de les purifier du droit de penser, d'exister, de panser la souffrance issue de la cruauté de la vie. Impasses, voies sans issues, fantasmes, idéologies, dogmes, ont développé dans la modernité un malaise sans précédent qui témoigne d'un refus historique de prise en considération de la dimension illimitée de l'existence de la pensée.

Et si c'était le péché de la chair qui, depuis deux mille ans obsède la hiérarchie totalitaire de l'église catholique en la contraignant à effacer les femmes de la carte de géographie de l'univers et de leur mémoire, alors le plafond de la Sixtine prendrait la parole pour la donner au pinceau de Michel-Ange. Dénonçant la rondeur des potentats pontificaux, il les séparerait des affamés de justice en les classant parmi les cucurbitacées, cause d'une antique maladie égyptienne dont la bactérie n'a jamais vraiment été identifiée, appelée maladie cananéenne, pour laquelle un remède était préconisé dans les papyrus Esders et Smith, accompagné de la conjuration du mal.

*Qui est savant comme le dieu Rê ? Qui en connaît autant que ce dieu, alors que le corps est charbonné avec du charbon de bois pour se saisir du dieu d'en haut. Alors comme Seth conjura la mer, Seth te conjurera de même, Ô maladie cananéenne. Tu ne voyageras pas dans la chair superficielle d'Untel né tel d'une telle<sup>2</sup>.*

Cette maladie d'origine démoniaque et divine, transmise par les morts, représentait un danger. Et si la croyance au diable, à Satan et aux esprits mauvais avait permis de découvrir l'effet apaisant de l'imposition des mains face aux pratiques magiques de l'Antiquité, alors Luc, médecin de Paul de Tarse, exorciste, *mash-mash* en sumérien, lirait les paroles de Jésus en situation historiographique. Et il délivrerait les fous de leurs obsessions et de leurs idées fixes, incarnées dans leur mémoire phylogénétique lors des grandes terreurs de l'humanité pré- et anténéandertalienne. Celui qui comprend la souffrance de l'autre, parle à la souffrance l'autre, la souffrance reconnue est alors pacifiée, parfois, malgré sa permanence.

Si la pression sociale a fait du fou un être captif des menaces infligées dans son enfance par les grandes personnes alors, le fou comprend qu'il est aimé, reconnu, même si la nature l'a doté pour la vie d'une apparence physique et psychique atypique, si elle lui a donné une âme inadaptée à son corps. Il sait qu'il est un vivant qui nécessite plus d'amour que les autres.

Le commandement de l'amour des ennemis fut dévié de son origine par les héritiers de Paul centrés sur la mort par crucifixion de Jésus et non sur sa vie. Le miracle de la vie du rabbi et de sa parole leur fit manquer le premier rendez-vous de l'origine avec les juifs d'après la destruction du Temple de Jérusalem en +70.

Et si ce rendez-vous manqué tenait au fait anhistorique que la femme, la mère, la fille, la sœur du petit garçon est irréversiblement dépourvue d'un pénis.

---

<sup>2</sup> Thierry BARDINET *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, p. 397. *Papyrus Hearst H. 70* (11, 15-16). Fayard 1995

Assimilée aux eunuques et reléguée parmi les esclaves, la mère, la femme, la fille, l'animal femelle, la *vache* divinisée, était rangée parmi les malades, les infirmes, les estropiés. Atteintes de la maladie cananéenne démoniaque, divine, appelée *lèpre*, pour laquelle le papyrus Esders préconisait un remède oublié, les femmes conservaient le secret en anticipant un miracle à venir sur le sens des noces liées à la fête de la vie d'un homme et d'une femme.

*Remède pour chasser la substance-chepen et lier la chair superficielle d'un homme et d'une femme : sel marin ¼, résine de térébinthe ¼, mucilage 10 ro. Ce sera versé dans l'anus<sup>3</sup>.*

La dénégation séculaire de l'existence de la femme par la hiérarchie catholique pontificale a conduit à la mise à distance des crimes contre l'humanité par une sorte d'omerta sur ce que fut l'enseignement du mépris. La négation de la femme relue dans la perspective freudienne qui associe le juif et la femme dans le complexe de castration est un mécanisme de défense contre la peur du danger et du mal représenté par le péché de la chair. Le refus de savoir chez ceux qui hésitent entre faux et le vrai est un combat entre la vérité et sa dissimulation, entre la peur de la lumière de l'inconscient et la réalité de l'autre sexe.

L'alchimiste, le forgeron, le potier étaient les maîtres du feu. La maîtrise de la température du feu fut atteinte avec la découverte de la nature des bois qui alimentaient la forge, permettant le passage de la matière à un autre état, grâce aux alliages. Métaphore de l'alliance divine et de la torah, le bronze des armes est opposé aux bijoux de Pharaon et au pectoral des prêtres du Temple de Jérusalem, quand Paul lance l'image de l'airain du cliquetis des armes qu'il oppose à l'amour mais en excluant la femme réduite à la soumission.

Les mythes les plus archaïques reflètent les réminiscences d'une idéologie matriarcale reposant sur le frottement de deux morceaux de bois dans leur union sexuelle, comme le briquet de Toutankhamon retrouvé dans sa tombe avec les biens à consommer dans l'éternité. C'est pourquoi le sel accompagné des aromates pimentés étaient censés augmenter la chaleur intérieure.

Médecins, forgerons, magiciens, shamans, rois mythiques, étaient des protecteurs contre les esprits connus d'eux seuls. Ainsi naquit le héros civilisateur, collaborateur de l'œuvre divine pour enseigner aux hommes les lois sexuelles qui président au comportement amoureux, à l'enfantement, à la cuisine, et aux rituels funéraires.

La négation actuelle du lien entre le feu et la sexualité est un avatar des conceptions archaïques encore en vigueur au Proche-Orient dans les derniers siècles du I<sup>er</sup> millénaire. Le feu du dieu solaire qui éclaira l'Antiquité pendant des millénaires aveugla les purificateurs et les sacrificateurs. La purification du monde par éradication du feu d'un amour encore brûlant des instincts sauvages de l'hominidé, imposa la croyance que le feu dans l'âme était devenu le signe du péché et du mal, marqué par le caractère démoniaque de la maladie cananéenne. Le désir de dominer le monde l'emporta sur la peur du feu, ce désir imposa un nouvel enfer qui refusait le feu de la pensée, la liberté d'aimer et de panser les plaies de la souffrance d'exister. Le désir de posséder l'autre avec ses terres et ses richesses colonisa des terres inexplorées, en vue de purifier la nudité originelle de ses indigènes. La discorde s'installa parmi eux, les clans se révoltèrent les uns contre les autres, le responsable de ce nouvel intégrisme resta aussi inconnu que ses secrets initiatiques, les sacrifices antiques firent place aux génocides et aux crimes contre l'humanité.

---

<sup>3</sup> Thierry BARDINET, opus cité p. 188

La négation de l'existence de l'autre, la femme, l'étranger, l'ennemi que le commandement chrétien imposait d'aimer dans sa force nue entraîna une tromperie sur la notion de foi en l'homme et pire en la femme, sa compagne. Elle lui aurait pourtant permis de le révéler à lui-même par sa fécondité spirituelle, reniée, rejetée dans l'oubli de l'énergie cosmique qui permet aux constellations du ciel étoilé de tenir ensemble sans jamais se dissocier. C'est pourquoi les moines de Qoumrân avaient un calendrier spécifique, différent de celui de Jérusalem, lié à leur regard spécifique.

Ce qui marquait les indo-européens, les Grecs, les païens, les envahisseurs du tout petit monde judéen avant le passage à notre ère, c'était leur impossibilité de s'incliner devant l'immensité de leur propre ignorance face au mystère de l'origine de l'univers, l'apparition de la division cellulaire. L'être pensant, homme et femme mais homme ou femme, le mystère de la transmission de la vie était devenu un déni de la réalité de l'existence de l'humanité.

Le saint, l'infirme, l'estropié, le fou, le malade, le guerrier vaincu, était celui qui n'avait pas d'autre choix que d'offrir sa souffrance à la raison pour accepter l'inéluctable, ce qui lui était tombé dessus sans lui demander la permission. Son *faire-avec* sa propre condition permit à certains d'entrer dans la béatitude des sectaires de Qoumrân qui offraient en esprit leur vie, leur infirmité, leur castration en Pierres Vivantes sur l'autel du sacrifice, organisant leur temps entre la recherche et la méditation, en quête d'un plus grand discernement pour observer les phénomènes célestes des astres et accéder au mystère des inconnues de la vitalité de la pensée humaine. Leur silence autour d'une règle de vie collective était leur manière de créer leur propre cosmos intérieur, de reconstruire leur identité virile volée, privés par d'autres hommes du droit naturel à transmettre la vie.

Discernement, sagesse, les classifications lexicales dans lesquelles les cultures rangent les choix prédéterminés par des *non-choix*, imposés par le hasard de l'hérédité, la naissance, la vie, la genèse d'un embryon, constituent la limite extrême de l'impossibilité de comprendre l'injustice dans la distribution des dons de la nature. Ainsi faisaient les juifs revêtus de leur nudité, marchant vers le feu des crématoires en récitant les psaumes de David.

Les sectaires de Qoumrân, premiers précurseurs issus du monde juif profané, annonçaient la prédication de Jésus qui avait reçu du passé et de son entourage menacé par l'occupant, la grande leçon du mystère cosmique de la stabilité des astres. Leur question portait sur l'énergie inconnue qui tient ensemble les étoiles dans une structure unique qu'ils regardaient en y voyant, toujours à la même place, les figures familières des animaux qui leur avaient enseigné le respect de ce qui les nourrissait, la viande des bêtes qu'il fallait partager avec le ciel dont la connaissance du mouvement des étoiles les guidait dans la nuit de leur âme retrouvée.

Les mêmes étoiles avaient enseigné à des bergers illettrés, le temps des agnelages, le temps de la moisson, le temps de la famine, les présages du ciel et le temps du loup. Elles annonçaient les évangiles juifs de Jésus et de la vie avant l'heure de Paul et de la philosophie sur la mort par crucifixion.

C'est aux simples que parlait Jésus pour les mettre en garde contre le loup qui se déguise en agneau bêlant pour entrer dans la bergerie.